

Jérôme Bosch, *Le Portement de croix de Gand* (v. 1515)

Méditation. P. Miguel Roland-Gosselin, s.j.

Je vous propose de méditer à partir d'un tableau fameux de Jérôme Bosch : *Le portement de croix*, exposé au Musée des beaux-arts de Gand. Un jésuite, le père Jean-Marie Tézé, lui avait consacré, il y a quelques années, un beau commentaire intitulé : *Au cœur de la violence*. Où nous découvrons comment un peintre génial nous plonge dans le péché du monde, et surtout comment il nous laisse entrevoir le salut en Jésus Christ. Nous sommes dans l'évangile, au cœur de la Passion.

Voici donc notre humanité ténébreuse, une foule désordonnée, un magma de bustes sans corps et sans espace. Aucune nature, aucun paysage ; y aura-t-il ici ou là quelques issues pour respirer ? Nous sommes dans le chaos du péché, en mille figures de carnaval. En vérité, regardez mieux, ce n'est pas le parfait désordre. Le tableau s'organise en filigrane sous le signe de la croix. Au beau milieu du chahut émerge un visage de douceur, le visage du Christ. Cette foule-là est en route vers le Calvaire, nous marchons vers Pâques. La croix de Jésus sera le dernier mot de l'histoire.

LE SOLDAT VANITEUX

Je propose que nous regardions une à une ces figures de notre péché. En commençant par le personnage qui ouvre la marche, **le soldat**. La visière de son casque pourrait lui donner un air méchant, mais elle le rend surtout idiot : elle lui enfonce la stupidité dans le crâne. Un psaume dit cela : « *Sa violence lui retombe sur le crâne.* » Cet homme-là ne se pose pas de questions ; il ne voit pas, il n'entend pas ; il obéit, un point c'est tout. Nous devinons qu'il est fier et heureux. Et pourquoi pas ? Il ne fait de mal à personne, il fait son devoir. L'air farouche qu'il se donne, son hébétude naïve (et avinée ?), tout cela évoque la couardise congénitale... Probablement notre homme est-il plus bête que méchant.

LE SENSUEL INTEMPERANT

Derrière lui, par-delà un curieux chapeau coloré, arrive comme un trou noir une **large face sensuelle et gueularde**. Des yeux bouffis, la chair dilatée par la bouche ronde : qui est cet homme dont l'animalité reflue sur le visage ? Cet homme est un ventre. Pas plus que le soldat, il n'agresse personne, sauf qu'il agresse tout le monde par le cri qu'il pousse. Est-ce d'ailleurs un cri ? Un borborygme qui remonte des bas-fonds, une bulle de boue qui vient crever à la surface, au beau milieu du tableau... L'intempérance du manger et du boire met l'homme dans un état proche du délire.

Au milieu du tableau ? Oui, presque ; jusqu'à toucher la Sainte Face du Christ. L'outrage est patent, la profanation évidente. « *Il en est beaucoup, dit saint Paul, qui se conduisent en ennemis de la croix du Christ : leur fin sera la perdition ; ils ont pour dieu leur ventre et mettent leur gloire dans leur honte* » (Ph 3,16).

LE RAILLEUR MECHANT

Descendons vers la droite. Il y a là quatre individus très excités qui forment un triangle compact. D'abord, en bas, celui qui alimente la dispute. On l'imagine petit, malingre ; c'est le

provocateur, celui dont les seules armes sont la moquerie et le ricanement. Il a trouvé aujourd'hui une victime facile, en l'occurrence le mauvais larron. Comme dit La Bruyère, la moquerie « attaque l'homme dans son dernier retranchement, elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux... C'est une chose monstrueuse que le goût qui est en nous de railler et de mépriser les autres ; monstrueuse aussi la colère que nous éprouvons contre ceux qui nous raillent... » Nous y sommes.

LE RAPACE, VIOLENCE NUE

Plus inquiétant est le voisin du dessus, au chapeau bleu. Par la coiffure, le nez, les dents, le menton, par son œil exorbité, tout le projette en avant. Son affaire à lui, ce n'est pas de narguer mais de mordre et dévorer, d'enfoncer l'adversaire et de le réduire à néant. Nous sommes là dans la violence instinctive. Les pulsions agressives excitées par l'odeur du sang, le besoin de dominer qui se réveille devant la faiblesse d'autrui ; ailleurs le mal trouvera mille façons de se travestir, ici il affiche sans complexe sa véritable nature. C'est la méchanceté pure.

LE MAUVAIS LARRON

Et qui est l'agressé qui fait front ? Nous avons reconnu **le mauvais larron**. Il serre les dents, ravalant son insulte, tous les muscles crispés, tétanisés par la peur et la hargne. Car il est condamné, impuissant. Sur ce visage – mâchoire contractée, prunelle aussi petite et noire que le trou d'un fusil – tous les signes s'accumulent de la colère rentrée ; crier, ce n'est plus possible ; la colère n'a plus d'autre issue que de descendre dans le cœur comme un poison.

CELUI QUI SAVOURE LA VIOLENCE

Et que vient faire ce **quatrième homme** qui surplombe la dispute ? Collé aux protagonistes, il ferme les yeux pour mieux les écouter, souriant légèrement ; peut-être serine-t-il quelques mots comme on souffle sur le feu. Mais il semble surtout se régaler de la haine et de la colère qui s'échangent. Narine ouvertes, il renifle les relents malsains de la dispute avec un plaisir intime et prolongé que seraient bien incapable d'éprouver les brutes qui l'entourent. Pour un esprit supérieur, n'est-ce pas le comble du raffinement ? Observons d'ailleurs que ce visage-là, curieusement, n'est pas caricaturé. Son vice n'apparaît pas ; il est tout intérieur. Cette intériorité révèle sans doute mieux qu'aucun forfait l'origine spirituelle et l'option gratuite du péché.

CELUI QUI S'EN PREND A JESUS

Partons de l'autre côté du tableau. Nous regardons ce **vieillard aux cheveux blancs**, édenté, le poil revêché ; il lève la tête et la main en direction du Christ. Il est le seul personnage du tableau qui se tourne vers Jésus et semble lui parler. De toute évidence il l'insulte, comme le racontent les évangiles. Visage tendu, expression amère et soupçonneuse : notre homme est peut-être un déçu, de ceux qui imaginaient que Jésus aurait rétabli le royaume d'Israël.

En tout cas, ses mots ne sont pas tendres ; la preuve : son voisin, qui le regarde avec de grands yeux éberlués, tout réjoui d'une telle insolence.

Et voici une curiosité : **la tête du vieillard est curieusement collée à une autre**, celle d'une femme qui se détourne ; on dirait une figure à deux têtes. Ce n'est manifestement pas un

hasard, car le peintre a concentré là le maximum de symétrie et de contraste : symétrie des profils et des coiffures ; contraste des couleurs, contraste des figures – vieil homme et jeune femme. On peut se demander pourquoi il y a tant de similitude et d'opposition à la fois. Est-ce pour souligner qu'on peut adopter deux attitudes devant le mystère de la Passion : celle de l'homme qui se dresse ou celle de la femme qui s'incline, celle de l'arrogance et celle du recueillement ?

VERONIQUE

Parlons de cette **femme**, autrement plus précieuse que tout son entourage. La première chose à en dire, c'est qu'elle apporte dans le tableau – enfin ! – un peu de bonheur et de quiétude. Ce visage nous repose. La coiffe, d'un bleu tendre, est comme un peu d'eau douce. Laissons-nous rafraîchir et détendre par la douceur des couleurs. Cette femme est Véronique, figure de compassion. Nous notons pourtant une certaine dureté du visage, la fermeté du profil ; elle prend sur elle, la courageuse Véronique, au milieu de la veulerie des valets.

Question : pourquoi ne regarde-t-elle pas le Christ ? Est-ce parce qu'elle ne supporte plus le spectacle de la souffrance ? Ou n'est-ce pas plutôt parce qu'elle veut intérioriser l'événement ? Véronique n'entrera pas dans le jeu de la violence ; elle n'assistera pas à la curée diabolique. Les yeux clos, la tête inclinée, elle se recueille en silence. Comme toute femme elle est mémoire, mémoire des choses de la vie. Pareille à la Vierge Marie, elle conservera toutes ces choses en son cœur.

Véronique qui essuie le visage du Christ et en conserve l'empreinte, les évangiles ne la mentionnent pas ; sa légende est apocryphe. Mais nous l'accueillons volontiers car elle est bien la *vera icona*, l'image véritable de ce qui se produit dans le cœur du fidèle : son cœur sera marqué à jamais de la « mémoire de la Passion », marqué d'une rencontre indélébile, d'une blessure inguérissable.

AMIE OU JALOUSE ?

Belle et sainte Véronique, inextricablement mêlée aux figures de péché. On ne peut séparer le bon grain de l'ivraie. Que dire de cette autre femme qui lui fait face, toute proche comme une amie, une confidente peut-être ; mais sombre, si sombre... Serait-elle jalouse, par hasard ? Serait-elle envieuse de ce qui arrive à Véronique, jalouse de sa beauté et de sa lumière ? Est-elle un visage d'amitié ou de détestation ? Les deux peut-être, tant son expression est ambivalente.

Ici, Jérôme Bosch joue à fond d'un phénomène optique naturel : collés l'un à l'autre, le clair et le sombre se renforcent mutuellement. L'opposition de l'innocent et du pécheur est – cela se devine peu à peu – l'un des leitmotifs du tableau.

Retournons un instant à une vue d'ensemble. Nous en avons fini avec le bas du tableau où les **personnages sont entassés**, imbriqués les uns dans les autres. Hormis le visage lumineux de Véronique, solidaire des pécheurs, nous sommes là dans les passions lourdes, primaires et viscérales. Elles se répandent dans la promiscuité. Elles se nourrissent de collusion et de complicité. Bernanos écrira quelque part : « Dans la haine que les pécheurs se portent les uns

aux autres, dans le mépris ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agrègent, ils se confondent. »
Et un psaume disait déjà : « *Tous ils sont dévoyés, ensemble perversis.* »

Dans la partie supérieure du tableau, l'atmosphère est tout autre. Les figures sont plus espacées, plus immobiles aussi, presque figées. Sans doute allons-nous voir là d'autres types de passions, de **ces passions entretenues dans la solitude**, plus hautaines et orgueilleuses. Là-haut, ce seront des clercs, des responsables et des décideurs.

LE FANATIQUE QUI AGRESSE LE BON LARRON

En haut à droite, le deuxième larron est malmené à son tour par un grand escogriffe, un nouveau genre de rapace. Il s'agit là d'**un clerc tonsuré**, un ecclésiastique, un religieux portant capuchon. Voyons son mode d'agression. L'index levé est menaçant, la main posée sur l'épaule suggère une bienveillance plus captative que rassurante : nous sommes dans l'hypocrisie et la perversion. Peut-être le clerc parle-t-il de Dieu et de conversion, mais son zèle est devenu fanatisme. En face de lui, le bon larron aux yeux mi-clos, presque révoltés, et au teint livide ; que dire à son sujet, sinon se taire et espérer ?

LE POTENTAT, IMBECILE ET BUTÉ

Un peu plus à gauche, arrive un puissant personnage. Solitaire – voyez le vide autour de lui – son profil imposant rappelle les effigies d'empereurs. N'en doutons pas, voici **le représentant du pouvoir**, un homme qui pontifie. Que percevons-nous de lui ? Sa suffisance assurément, un profond mépris pour l'entourage. Peut-être aussi une crainte sourde : son froncement de sourcil suggère l'appréhension, la crainte renforce l'épaisseur de son cuir. Oui, c'est cela surtout : un homme au cuir épais, l'homme « fermé » par excellence. Des lèvres aplaties en une lippe énorme, le nez aplati lui aussi : tout cela ne respire guère... Même l'oreille est écrasée. Voilà l'homme buté, insensible, celui qui ne sera plus capable d'aucune émotion du cœur. Comment l'âme humaine peut-elle en arriver là ? Serait-ce l'attrait des honneurs et les médiocres passions de la vie qui auraient sédimenté peu à peu, produisant une dureté implacable, un tel refus de compassion ? Le visage s'est fermé : il n'est plus qu'un masque dont l'âme est prisonnière.

L'INTELLIGENCE DU MAL

Mais malgré ses grands airs, on ne s'y trompe pas : le vrai pouvoir est ailleurs. Un peu en retrait, légèrement surélevé l'air de rien, voilà **l'éminence grise, le véritable décideur**. C'est un des personnages les moins caricaturés, non qu'il soit innocent, mais parce qu'il est **le plus lucide et le plus orgueilleux**. Son regard porte loin ; d'en haut, il surveille tout ce qui se passe, non sans quelque inquiétude d'ailleurs, car il se mordille la lèvre et montre le front soucieux du responsable. Néanmoins sa volonté reste indéfectible. Voyez avec quelle poigne il tient son bâton de commandement.

Tiens, ce **bâton**... Suivez-le donc, qui disparaît derrière la croix et reparaît dans l'ombre. À son extrémité, à peine visibles, pendent de fines chaînes, des anneaux et une sphère de cristal. A-t-elle un sens, cette boule de cristal ? Non, elle n'est manifestement rien, rien qu'une apparence miroitante et creuse, l'emblème fallacieux des magiciens et des sorciers. Notre homme est un suppôt de Satan. Il est la puissance du mal.

LA FORCE ESCLAVE

Et sa puissance maléfique **s'exerce par des valets anonymes, par ce soldat** qui charge Jésus de sa croix : les bras levés, la tête renversé, il semble implorer on ne sait quelle divinité barbare qui le tiendrait sous son empire. Un soldat ? À vrai dire, une pure forme admirablement modelée : un cou sanglé, une mâchoire ; rien qu'une force aveugle et sans visage.

LES COMPLICES ET ADMIRATEURS

Pas de doute quant au meneur de jeu. Avec dans son ombre **son fidèle associé**, le dévoué serviteur affable et complaisant, fier d'être si près de celui qui commande. Les traits lourds et veules, les yeux fermés et approbateurs, il acquiesce d'office à toutes les volontés du maître.

Et plus en retrait encore – le voyez-vous tout là-haut ? –, une espèce d'**intrus halluciné**, effaré par les machinations qui se trament. Il ressemble à un autre qu'on avait vu en bas, avec le même chapeau rond parsemé de points d'or. En bas il mettait de l'huile sur le feu ; ici, il boit à la source du mal : effaré, médusé, complice. « *Chacun, lit-on dans une épître de saint Jacques, est éprouvé par sa propre convoitise qui l'attire et qui le leurre* » (Jc 1,23). Ah, la force de séduction du mal ! Sa puissance de fascination infecte la liberté humaine, plus qu'elle s'en doute... Comme dit le philosophe Paul Ricœur, « aucun homme ne saurait être le méchant absolu, il est toujours le méchant par séduction ». Nous sommes les jouets du mal, mais nous y consentons.

ET JESUS, VISAGE DE DOUCEUR

Et voilà pour les figures du péché. Dans ce monde féroce et maléfique, nous avons relevé deux visages qui n'entraient pas dans le jeu : le doux visage de Véronique et le visage décomposé du bon larron. Il reste bien sûr le plus beau, celui du **Christ**. C'est à peine si quelques rayons dorés signalent sa divinité qui se cache sous l'apparence d'un homme doux et triste ; faible et désarmé au milieu de toutes ces bêtes oppressantes ; perdu dans cette cohue de masques.

*« Des fauves nombreux me cernent,
des taureaux de Basan m'encerclent.
Des lions qui déchirent et rugissent
ouvrent leur gueule contre moi... »* (Psaume 22)

*« Des hommes s'acharnent contre moi ;
tout le jour, ils me combattent, ils me harcèlent.
Ils s'acharnent, ils me guettent tout le jour... »* (Psaume 56)

Le Christ est ainsi **au centre du tableau, au cœur du tourbillon** de l'humanité pécheresse. Dans son beau livre *La Pesanteur et la grâce*, Simone Weil écrit : « Nous ne sommes jamais parfaitement innocent, mais quand cet innocent est l'innocence parfaite, le Christ, on peut dire : être innocent c'est supporter le poids du monde entier, c'est racheter l'univers. »

Le Christ n'agit pas. Il empoigne moins sa croix qu'il ne repose sur elle. Il n'a pas même le moindre regard de reproche. Il a radicalement délaissé toute volonté de puissance. Comme l'agneau qu'on mène à la boucherie, il n'ouvre pas la bouche, il ferme les yeux. Il est celui qu'annonçait le prophète Isaïe :

*« Homme de douleurs, familier de la souffrance...
nous l'avions méprisé, compté pour rien.
Or c'était nos souffrances qu'il portait,
nos douleurs dont il était chargé... »* (Is 53)

Jésus, Maître et Seigneur qui voit clair en toute chose, voilà qu'il **ferme les yeux** sous le poids de la douleur et une **larme de tristesse**, unique et précieuse comme la perle de l'Évangile, descend lentement le long de sa joue. « *Venez à moi, vous tous qui peinez, car je suis doux et humble de cœur.* »

Bien des artistes, avant Jérôme Bosch, avaient su rendre la paix et la tranquillité du Christ dans l'extrême souffrance, mais aucun n'avait aussi brutalement plongé la Sainte Face dans la masse anonyme des pécheurs. **Notre Dieu est un Dieu caché**, annonçait le prophète Isaïe. Il se cache dans le mystère de la création, derrière la beauté du monde. Il se cache plus radicalement encore, lui le Saint des Saints, quand il vient se perdre dans la mêlée des pécheurs. « *Il a porté nos péchés sur le bois* », disent les Écritures (1 P 2,24). Il s'est **enfoui au milieu des figures du mal, afin que nos terribles passions humaines soient minées du dedans**, défaites de l'intérieur par l'infinie miséricorde. Plongé au cœur de la violence, sans aucune complicité avec elle, le Christ sauve le monde par sa patience.

Ainsi s'achève la galerie de portraits. Nous concluons avec quelques remarques générales.

PREMIERE REMARQUE : tous ces personnages que nous avons vus, à l'exception du Christ, de Véronique et du bon larron, **ce ne sont pas des portraits ; ce sont des masques**. Derrière ces traits, il n'y a pas d'âme. Quand un sourire de tendresse affleure sur un visage, on peut dire que l'âme transparaît dans la chair ; or ici **l'âme en perdition a déserté le visage**. Il n'est plus que rictus, tics, froncements, crispations, autant de symptômes du mal. Sous les masques la vérité de la personne s'absente. À en croire saint Paul, notre vérité humaine est de vivre « *le visage découvert – c'est-à-dire sans masque – réfléchissant comme en un miroir la gloire du Seigneur* » (2 Co 3,18).

DEUXIEME REMARQUE : un tel ramassis de figures fantasmagoriques, nous pourrions l'évacuer en disant : « C'est grotesque, le monde n'est pas ainsi, les hommes ne sont pas si laids et méchants. » Et l'on passera à autre chose. Or précisément, il est possible que ces images refusent de s'en aller. Car nous les avons reconnues : **ces images sont en nous**. Colère et gourmandise, envie de savoir et de posséder, animosité obsédante et ressentiments, rancunes et mépris : nous avons l'expérience de ces profondeurs-là... La peinture de Jérôme Bosch raconte moins une scène d'évangile que la ténèbre de nos profondeurs.

TROISIEME REMARQUE. Hormis le vieillard qui lève la main droite, nous observons qu'**aucun personnage ne porte attention au condamné**. On peut se demander pourquoi ils serrent d'aussi près un homme qui les intéresse si peu. Ce n'est pas le Christ qu'ils agressent, ce sont les autres. Comment interpréter cela ? Sans doute en disant que le Vendredi saint n'a été au fond qu'un concentré de quotidien. Rien n'y a manqué de ce qui fait la trame habituelle de la méchanceté quotidienne : la vulgarité, la sottise, la violence, la peur, la trahison des amis... Le Vendredi saint n'est pas l'affaire de quelques êtres diaboliques que Jésus aurait trouvés sur son chemin. Jésus est mort de notre folie banale et quotidienne, et cette folie imbécile dure encore.

Oui, le péché du monde prend bien des formes et bien des visages. Rien de tel que de les regarder en face pour en saisir le ridicule. Ils sont ridicules et ils n'en savent rien. Le pontife se croit important, le soldat se croit digne de fierté, le goinfre ne comprend pas qu'il n'a rien à faire ici... Tout cela est comique, mais tragique surtout. Pécheurs, l'image que nous avons de nous-mêmes n'est pas celle que nous donnons à voir.

Reste Jésus. C'est de lui seul finalement qu'il faut parler. Tout le reste n'est qu'illusion et vanité. Le vrai travail qui s'opère est au centre du tableau, sur la larme qui coule en douceur, sur les paupières fermées d'un regard très intérieur, sur l'infinie délicatesse de Dieu qui voudra bien dissoudre tout ce mal et rendre l'humanité à sa beauté originelle. Nous-mêmes fermons nos yeux, ainsi que Véronique, pour ne rien perdre de ce jour où s'opère le salut du monde.

(MRG. Cf. Jean-Marie TEZE, *Au cœur de la violence*, Mame 1998.)